

Imagination et déception

La déception est « une forme de tromperie, un sentiment pénible causé par un désappointement, une frustration », on peut lui donner comme synonyme « déconvenue, désillusion, désenchantement ». Le contraire serait « satisfaction, contentement » (Petit Robert). La conjonction de coordination « et » marque le lien, le rapprochement entre imagination et déception. Ce qui suppose que l'imagination conduit à la déception. Mais on peut se demander si elle en est la source par elle-même, en raison d'une indigence propre. Elle serait décevante, parce qu'elle ne tiendrait pas ses promesses. Si l'on entend par imagination la faculté d'évoquer les objets absents, elle ne parviendrait pas réellement à combler l'absence, d'où la frustration des désirs. Ou au contraire si la raison de la déception n'est pas plutôt que l'imagination, parce qu'elle donne tout, et tout de suite, contribue ainsi à dévaluer la réalité qu'elle décolore ; l'absence y est tellement enchanteresse que ce serait alors le réel qui déçoit, face aux prestiges de l'imagination. On connaît à ce propos ce mot de Rousseau, dans *La Nouvelle Héloïse* « *Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité...* ». Nous nous proposons d'étudier les deux possibilités. Reste à se demander si l'imagination doit nécessairement être liée à la déception, qui est un sentiment négatif : n'est-ce pas opter pour une conception dévalorisante de l'imagination dont il conviendrait de sortir ? Car l'imagination n'est pas seulement passive - si je suis trompé, en effet, c'est parce que je reste passif - elle est active et dynamique, elle peut contribuer à rendre la réalité plus belle et faire naître en nous le contentement.



La Lune est l'arcane XVIII dans le tarot de Marseille, où elle symbolise le monde de l'imaginaire, du rêve et de l'inconscient. Le symbolisme négatif de cette carte est très fort, et renvoie aux idées de tromperie et de déception.

I C'est l'imagination qui déçoit : elle ne parvient pas à abolir l'absence

L'acte d'imagination est un acte magique, puisque « *C'est une incantation destinée à faire apparaître l'objet auquel on pense, la chose qu'on désire, de façon qu'on puisse en prendre possession.* (1) » Reste à savoir s'il satisfait ou non la conscience. Sartre ne le pense pas. Dans la première partie de *L'imaginaire*, il notait déjà, en comparant leurs caractéristiques, le déficit de la conscience qui imagine par rapport à celle qui perçoit. Alors que l'objet de ma perception « *déborde* » constamment la conscience et m'apprend toujours quelque chose de nouveau, on ne peut rien apprendre d'une image qu'on ne sache déjà. D'où sa « *pauvreté essentielle* » qui déçoit, face à la richesse de la perception. Ensuite l'objet imaginé n'est jamais qu'un « *objet irréal* (2) ». Ainsi, mon image de Pierre, c'est une façon de ne pas le voir, l'entendre, le toucher. N'être pas là est sa qualité essentielle, ce que Sartre appelle « *l'absentéisme* » de Pierre. Comment cet objet imaginaire, qui est pure passivité, qui est maintenu en vie artificiellement, mais qui, à tout moment, est près de s'évanouir, pourrait-il remplir mes désirs ? Il les trompe un instant pour mieux les exaspérer ensuite, d'où ma déception. « *L'irréal reçoit toujours et ne donne jamais.* (3) » Sartre ira jusqu'à dire que la vie imaginaire n'est que « *vie factice, figée, ralentie, scolastique qui, pour la plupart des gens n'est qu'un pis-aller, c'est elle précisément qu'un schizophrène désire.*(4) » Il prendra l'exemple de l'amour. Dans la réalité, mon sentiment me surprend à chaque instant, parce qu'il est subordonné à son objet, toujours plus riche que je ne pouvais imaginer. Devenu imaginaire, il s'est dégradé, il a une pauvreté profonde. Il évolue vers le « *vide absolu* ».

II En fait, ce serait plutôt le contraire : les prestiges de l'imagination sont tels que face à lui la réalité est décevante

On reprochera à Sartre d'avoir procédé à une dévaluation radicale de l'imaginaire, poursuivant ainsi la tradition classique de l'imagination. Ne peut-on lui répliquer que l'imagination, loin d'être décevante, est une consolation face à une réalité qui ne nous satisfait pas ? N'est-elle pas en effet ce lieu d'asile et de protection, cette « *réserve* » comme le dit Freud organisée « *afin de permettre un substitut à la satisfaction instinctive à laquelle il fallait renoncer dans la vie réelle.*(5) » ? Cette activité imaginaire, que Freud appelle « *royaume de la fantaisie* », échappe ainsi à la dure loi du principe de réalité, c'est la compensation salutaire face à tous les refoulements que nous inflige la vie sociale. Loin de les frustrer, elle vient combler nos désirs impossibles à satisfaire ; c'est le cas dans nos rêves nocturnes ou dans nos fantasmes. Evoquant les fantasmes ou châteaux en Espagne répandus chez la plupart des

hommes, Freud cite principalement les désirs ambitieux et les désirs érotiques (6).

La conséquence, cependant, c'est que c'est la réalité qui nous paraît alors décevante. Comment pourrait-elle être à la hauteur des prestiges dont l'imagination pare l'objet? Comme le remarque Frédéric Laupies « *L'imagination enchante tellement l'absence qu'elle contribue au désenchantement de la présence. Le passage de l'imagination à la perception donne nécessairement lieu à la déception.*(7) » Prenons avec Frédéric Laupies l'exemple de l'amour qui « *s'accommode mal du réel.* » En effet, le réel révèle la pauvreté, la médiocrité de l'objet aimé, génère la lassitude et l'ennui, alors que l'objet imaginaire, loin d'avoir cette pauvreté profonde que lui reproche Sartre, est un « absolu ». Témoin la désillusion de Swann lorsqu'il réalise qu'Odette n'est pas la femme aimante et remarquable qu'il avait imaginé dans ses rêves et que, sorti de la passion, il la voit telle qu'elle est. Il découvre une femme commune, et « *qui n'était pas mon genre* ». Il s'isole alors et se retire d'un monde qui l'a déçu.

III Et pourtant, si l'imagination était la seule façon d'embellir la réalité et d'échapper à la désillusion d'une vie plate et sèche ?

Reprenons l'exemple de Swann. L'imagination lui peint la réalité plus belle qu'elle n'est, son pouvoir de transfiguration permet de transcender une réalité assez terne. En aimant Odette, ses goûts esthétiques s'enrichissent. L'imagination lui permet d'entendre la musique et d'y goûter une joie consolatrice. En écoutant la sonate de Vinteuil, il pressent qu'il existe un autre monde. L'imagination protège donc Swann contre les déceptions et la platitude d'une existence dont seule elle peut extraire le bonheur et la beauté. On peut dire la même chose de Don Quichotte, « *On imagine assez bien les heures que Don Quichotte a passées à lire avec délectation : il s'identifiait aux personnages, cela compensait la médiocrité de sa vie et lui faisait croire à l'avènement possible d'un monde meilleur.* (8) ». Certes, on dira que Swann n'est qu'un rêveur, et Don Quichotte un fou.



Car la réalité ne se plie pas à leur désir. La consolation n'est donc qu'une évasion. Si Don Quichotte, en baptisant les choses les fait sortir de leur quotidienneté et de leur banalité - il se donne le statut de « chevalier errant » alors qu'il n'est que vagabond, il nomme son vieux cheval « rossinante » et une paysanne devient « Dulcinée du Toboso » - il ne transforme pas la réalité pour autant. Celle-ci n'obéit pas à ses injonctions et demeure aussi triste et décevante. L'imagination n'est-elle pas alors la « *superbe puissance* » « *maîtresse d'erreur et de fausseté* » que dénonce Pascal ? Quant Don Quichotte tombe dans les hallucinations, la comédie vire à la tragédie. Freud lui-même le reconnaît, qui rappelle qu'à trop se complaire dans ses fantasmes, on fuit la réalité, comme fait le névrosé « *s'éloigner de la réalité, c'est la tendance capitale, mais aussi le risque capital de la maladie.* (9) ». La névrose est une fausse satisfaction, car le névrosé souffre de l'irréalité de ses modes de satisfaction.

IV L'imagination ne déçoit pas quand elle est active : c'est le cas dans l'imagination de l'artiste, alors elle procure le vrai contentement.



Là est la différence comme le remarque Freud entre le rêveur et l'artiste. L'artiste retrouve le chemin de la réalité. Non seulement il tire de ses créations un contentement en y donnant à ses désirs une satisfaction qu'il ne trouve pas dans la vie (10), mais ses productions peuvent compter sur « *la sympathie des autres hommes, étant capables d'éveiller et de satisfaire chez eux les mêmes inconscientes aspirations de désir* (11). ». Elles deviennent source de jouissance pour les autres grâce à « *la beauté de la forme* » dont il sait les orner. Bachelard parlera d'une « *productivité positive* » associant le lecteur et le poète, l'écrivain est alors « *un sur-moi positif pour le lecteur.* (12) » L'« *image heureuse* » que lui propose l'écrivain, le lecteur se voit obligé de la « *jouer* » dans sa propre vie. Ainsi l'imagination poétique peut devenir une véritable thérapie, une guérison pour le lecteur qui souffre dans sa vie. Quelle autre manière d'adoucir la

souffrance, la captivité ou la mort que les images des poètes, un Baudelaire, un Rilke, un Eluard ou un Neruda (13). L'imagination poétique est bien alors cette force vitale qui, loin d'entretenir la déception, permet seule d'entretenir l'amour de la vie et de la réinventer. Les déçus et désabusés de la vie sont alors plutôt ceux qui manquent d'imagination, condamnés à une vie terne et plate.

NOTES

- 1) *L'imaginaire*, Idées, Gallimard, 1971, p.239.
- 2) « *Sans doute il est présent mais, en même temps, il est hors d'atteinte. Je puis le toucher, le changer de place : ou plutôt je le peux bien, mais à condition de le faire irrésolument, de renoncer à me servir de mes propres mains, pour recourir à des mains fantômes qui distribueront à ce visage des coups irrésolus : pour agir sur ces objets irrésolus, il faut moi-même que je me dédouble, que je m'irrésolue. Mais d'ailleurs aucun de ces objets ne réclame de moi une action, une conduite. Ils ne sont ni lourds, ni pressants, ni astreignants : ils sont pure passivité, ils attendent. La faible vie que nous leur insufflons vient de nous, de notre spontanéité.* » *L'imaginaire*, op. cit., p.240.
- 3) *L'imaginaire*, op. cit., p. 267.
- 4) *L'imaginaire*, op. cit., p. 283.
- 5) *Ma vie et la psychanalyse*, Idées, Gallimard, 1974, p. 80.
- 6) « *Essayons de saisir quelques-uns des caractères du rêve éveillé. On peut dire que l'homme heureux n'a pas de fantasmes, seul en crée l'homme insatisfait. Les désirs non satisfaits sont les promoteurs des fantasmes, tout fantasme est la réalisation d'un désir, le fantasme vient corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction.* » *Essais de psychanalyse appliquée*, Idées-Gallimard, 1975, p.73.
- 7) « *Leçon philosophique sur l'imagination* », PUF, 2010, p.90. Et Laupies cite à ce propos Rousseau qui dans *La Nouvelle Héloïse* constate « *On*

jouit moins de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. (...) Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce que l'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce que l'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance ».

- 8) Catherine Durvye, *Puissances de l'imagination*, PUF, 2006, p.13.
- 9) *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Cinquième leçon, petite bibliothèque Payot, 1975, p.58.
- 10) Comme le constate Catherine Durvye, op. cit., p. 13 « *L'artiste est presque toujours quelqu'un que le monde déçoit et qui ressent la nécessité de le renouveler par une image reconstruite.* »
- 11) Freud, *Ma vie et la psychanalyse*, op. cit., p. 81.
- 12) *L'air et les songes*, Librairie José Corti, 1974, p.145.
- 13) Dans son livre racontant ses années de capture dans la jungle colombienne aux mains des FARC, Ingrid Betancourt raconte comment elle a trouvé dans le vers de Neruda, qu'elle a choisi pour titre de son livre, une puissance de consolation qui l'a aidée à échapper à la misère et aux humiliations et à reconquérir sa dignité en trouvant au fond d'elle une noblesse qu'elle ignorait « *Au plus près de la mort, ce furent ces vers qui m'aidèrent à rétablir le dialogue intérieur sans lequel j'aurais perdu la conscience d'être encore vivante. « Même le silence a une fin.* » est un des derniers vers du poème ***Pour tous*** de Pablo Neruda. »